

Le Courrier des Lettres

GENEVIÈVE, NOUVELLES PAGES DE JOURNAL et RETOUR DE L'U.R.S.S., par André Gide (N.R.F.)

Une note d'André Gide avertit ses lecteurs que *Geneviève* s'ajoute à *L'École des Femmes* et à *Robert* « comme le troisième volet d'un triptyque » : après la confession d'Eveline et la riposte de son mari, voici le témoignage de leur fille. Il confirme une impression que je crois pouvoir un peu mieux traduire maintenant qu'il y a quelques années lorsque je vous parlais des deux premiers volumes de cette trilogie.

Dans ses *Nouvelles Pages de Journal*, André Gide rend un admirable hommage à Jean Racine, à cette « ravissante harmonie où tout entre en jeu et concourt, et qui comble de satisfaction à la fois intelligence, cœur et sens ». Or, des récits comme *Geneviève* nous rappellent certainement l'art de Racine par les qualités qu'André Gide a si heureusement définies : « cette limitation exacte, ce non-débordement du cadre, cette précision des contours ». Mais cette ressemblance des formes artistiques nous fait mieux sentir encore combien Gide s'éloigne de Racine lorsqu'il peint les âmes féminines. Les émotions qu'il leur prête ne naissent jamais, spontanément, d'une tendresse charnelle ; toujours elles sont dictées par une « décision » de l'esprit. Le rôle décisif que joue la sensualité chez les héroïnes de Racine, Gide l'attribue, de même que Cornelle, au jugement et à la volonté.

C'est, en effet, parce qu'elle admire Sara Keller, sa voisine de classe au lycée, que Geneviève, alors âgée de quinze ans, éprouve pour elle sa première passion. Avec Sara et une autre compagne, elle rêve de fonder une ligue de l'Indépendance Féminine. Quand ses parents apprennent que Sara qui est la fille d'un peintre a posé nue devant son père, ils interdisent à Geneviève de revoir son amie. Quelques mois plus tard, après une maladie, Geneviève aura oublié Sara ; mais elle demeure préoccupée du problème de la liberté de la femme. Pour se prouver la sienne autant que par bravade, elle demande à un vieil ami de sa famille, au docteur Marchant, de la rendre mère, sans qu'il soit question d'amour entre eux. Vous devinez qu'il refuse ; mais son ton d'agressive ironie surprend Geneviève : pourquoi des paroles si raisonnables laissent-elles soupçonner un trouble si profond ?

Peu à peu se découvrira la véritable tragédie. Bien qu'elle ait parlé d'un « confus éveil de ses sens », Geneviève nous paraît surtout, une jeune cérébrale dont les lectures ont encore exalté l'imagination. Quand elle raconte, en 1931, ces événements de 1913, elle-même avoue qu'elle s'offrait « une sorte de comédie ». Le vrai drame s'est révélé lorsqu'en 1918 elle est allée revoir sa mère à l'hôpital de Châtelleraut. Là, l'héroïne de *L'École des Femmes* lui confie qu'après avoir cessé d'estimer Robert, elle s'est tournée vers le docteur Marchant : leur longue amitié a été fondée sur un amour inexprimé. Alors Geneviève comprend que sa folle audace a heurté, a failli rompre « tous ces fils mystérieux et fragiles tissés secrètement de cœur à cœur » entre Eveline, le docteur et sa femme. C'est cette vision d'une émouvante et silencieuse complexité qui donne au récit de *Geneviève* une conclusion très pathétiquement humaine.

Écrites de 1932 à 1935, les *Nouvelles Pages de Journal* contiennent de nombreuses réflexions sur la littérature et l'art, aussi intéressantes que les remarques sur Racine dont je parlais plus haut. Je vous signale notamment d'excellentes observations sur « le désistement de Tolstoï en tant qu'artiste » et sur la faculté

de dépersonnalisation chez Robert Browning, ainsi que maints jugements équitables sur les romans de Zola. Il est toutefois évident que durant ces années, les problèmes sociaux ont obsédé la pensée d'André Gide. En vain s'était-il promis de les écarter de ce journal intime ; il est contraint d'avouer que ces questions l'occupent presque exclusivement : « Oui, vraiment, dit-il. Je ne pense à peu près à rien d'autre. Tout ce que je vois, tout ce que je lis m'y ramène, ou sinon ne m'intéresse pas. » Alors, se réfugier dans le silence lui paraîtrait se faire le complice de ceux dont il reprouve les agissements.

En analysant ici, l'an dernier, ses *Nouvelles Nourritures*, je rappelais que Gide avait nettement pris parti et que ce livre, comme les *Pages de Journal* de 1932, proclamait sa « sympathie » pour le « communisme » et l'U. R. S. S. Mais cela ne signifiait point qu'il leur accordait une confiance aveugle. La meilleure preuve en est fournie par les *Nouvelles Pages de Journal* où nous lisons, à la date du 29 août 1933 : « Ce qui m'effraie, c'est que cette religion communiste comporte, elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique. » Néanmoins lorsqu'il relut ces lignes, en mars 1935, Gide y ajouta la note suivante : « Abdication de la critique ? Non ; dans le marxisme, la critique a partie liée avec la doctrine ; ou, plus exactement, elle est inhérente au marxisme. » Aucun de ceux qui ont étudié un peu sérieusement la philosophie de Marx ne contredira Gide sur ce point : par son caractère dialectique, par son refus d'admettre que l'homme ait le droit d'exploiter l'homme, elle postule doublement la liberté. Les inquiétudes qu'exprimait Gide ne portaient donc pas sur la théorie marxiste mais sur la manière dont elle est interprétée en U.R.S.S.

AI-je insisté trop longuement sur cette page du *Journal* ? Je ne puis le croire car elle éclairera *Retour de l'U. R. S. S.* pour tous ceux qui aborderont ce livre avec loyauté et ne se borneront pas à y chercher des arguments en faveur d'une thèse. Pour les esprits non prévenus je résumerai donc ainsi les critiques qu'André Gide adresse à l'U. R. S. S. après son voyage de l'été dernier : le danger qu'il redoutait en 1933 est devenu une réalité parce qu'on a oublié le principe marxiste qu'il rappelait dans sa note de 1935. Aucun doute ne saurait subsister à cet égard quand on entend Gide dénoncer la manière dont est déformé cet esprit critique que Marx accueillait comme un collaborateur : « Cette critique ne consiste qu'à se demander si ceci ou cela est « dans la ligne » ou ne l'est pas. Ce n'est pas elle, la ligne, que l'on discute. Ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou telle théorie est conforme à cette ligne sacrée. » Toute l'œuvre d'André Gide est une lutte contre le conformisme ; il demeure fidèle à lui-même lorsqu'il le combat en U. R. S. S.

Est-ce dire qu'il renie son amour pour l'U. R. S. S. ? Au contraire, il annonce dès sa préface que ses critiques « vont s'élever en raison même de son admiration pour l'U. R. S. S. et pour les prodiges accomplis par elle déjà ». Le plus grand de ces prodiges est évidemment celui qu'il a vu se renouveler dans ses contacts avec la foule assez souvent pour qu'il écrive : « Je ne pense pas que nulle part l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. » Toutes les fois que Gide évoque un nouveau trait qui atteste cette jeunesse et cette cordialité d'un peuple, on sent qu'il revit ses souvenirs avec une joie intense. Et je trahirais son livre en taisant qu'il s'achève, non seule-

ment sur un hommage à l'U. R. S. S. qui « n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner », mais encore sur un dernier rappel que la cause que l'U. R. S. S. représente à ses yeux n'est assurément pas tenue pour responsable des « erreurs » qu'il déplore.

D'aucuns ont déjà prévenu que certaines pages de *Retour de l'U. R. S. S.* rendaient le même son que le livre de Trotsky, *La Révolution Trahie*. Ce rapprochement n'est pas exact puisque Gide, même lorsqu'il aborde les questions sociales, se place uniquement au point de vue du psychologue. Voilà pourquoi, lui aussi, il accuse l'U. R. S. S. d'avoir changé sous l'impression de Staline. Mais ce changement d'orientation ne lui paraît sensible que « depuis à peine un peu plus d'un an ». Il reproche à ses dirigeants d'avoir favorisé un « nouveau » embourgeoisement, d'avoir développé ce « complexe de supériorité » que Gogol blâmait déjà comme une forme de la « jactance » russe, d'encourager un état d'esprit que Gide déclare « profondément et foncièrement contre-révolutionnaire ». Avant de nous livrer ce témoignage, Gide affirmait sa conviction que l'U. R. S. S. saurait se guérir des « graves erreurs » qu'il allait signaler et qu'en lançant cet avertissement, il continuait de servir « une cause internationale, universelle ». C'est que pour lui la révolution économique est essentiellement un moyen d'assurer cette révolution morale qui permettrait à chaque individu de manifester librement son originalité.